

sans atténuation au scepticisme railleur de notre siècle.

Voilà à peu près tout ce que nous apprennent sur la vie de René de Birague, les biographies les plus autorisées; mais divers passages des historiens du temps et des documents particuliers nous autorisent à supposer que la physionomie du personnage a été, sinon entièrement défigurée, du moins très-altérée par la plupart de ses contemporains. N'oublions pas qu'étant étranger, vivant à une époque de passions ardentes, de luttes implacables auxquelles il s'est trouvé mêlé, il a dû soulever contre lui, de la part des partis opposés, des récriminations amères, des insinuations odieuses, des haines d'autant plus terribles, qu'elles puisaient leur aliment dans la conscience religieuse et les susceptibilités nationales. Des historiens du temps, aussi bien que des écrivains plus rapprochés de nous, mais qui se sont livrés à de longues recherches sur les événements qui signalèrent cette sanglante époque, ont essayé de prouver, par divers actes de la vie du chancelier, qu'il n'avait pu être au nombre des conseillers de la Saint-Barthélemy. Saint-Simon, d'accord en cela avec d'autres auteurs, a écrit que Catherine de Médicis ne mit dans le secret de ce terrible drame que le duc d'Anjou (depuis Henri III) et le maréchal de Retz. De Thou, dans son *Histoire universelle*, assure que le chancelier de Birague, qu'il avait connu personnellement, était un homme généreux, prudent, libéral, et le *Journal de Pierre de l'Estoile* dit de lui: « Il mourut pauvre pour un homme qui avait servi les rois de France, n'étant aucunement ambitieux, et meilleur pour ses amis et serviteurs que pour soy. » Plusieurs actes de sa vie attestent un dévouement éclairé pour le souverain; car il adressa à Henri III des messages secrets, pour faire arrêter et juger par le parlement les chefs les plus fougueux des catholiques, qui préparaient la Ligue, et il répondit un jour à des courtisans qui parlaient légèrement du peuple: *N'aimer pas le peuple, ce n'est point aimer le roy, car il n'y a guère de roy sans peuple.*

D'un autre côté, divers historiens font honneur au chancelier de Birague de lois et d'ordonnances qui portent l'empreinte d'un esprit libéral et pénétrant. C'est ainsi que, le 14 mai 1576, parut l'édit pour la pacification du royaume et pour la convocation des états généraux, édit qui dépassa tous les autres par l'étendue des concessions faites aux réformés, et auquel on peut faire remonter la reconnaissance réelle des droits de la Réforme et son établissement en France. C'est également au chancelier de Birague que l'on doit l'édit qui établit au parlement de Paris une chambre composée de deux présidents et de seize conseillers, moitié de la religion réformée, pour juger les procès et différends des protestants. L'ordonnance de Blois (mai 1579) a aussi obtenu l'approbation des juristes et des historiens les plus distingués, et M. Dury, dans son *Histoire de France*, reconnaît qu'elle renferme d'excellentes et libérales dispositions pour le droit civil. Parmi un grand nombre d'autres édits utiles dont le chancelier de Birague fut le promoteur, nous devons signaler ceux qui furent rendus au bénéfice de l'industrie nationale, en défendant l'exportation des laines, fils, filasses, chanvres, etc., et celui qui créait des receveurs des dépôts et consignations dans tout le royaume, « pour mettre fin aux abus qui se commettaient dans le manieement et les dépôts des particuliers. » (Paris, juin 1578.) « Voilà, dit l'auteur du *Recueil des anciennes lois françaises*, M. Isambert, l'origine de la caisse des dépôts et consignations. »

Sans vouloir ici révoquer en doute les actes plus ou moins criminels que les biographes s'accordent à reprocher au chancelier de Birague, et qu'expliquent malheureusement trop les mœurs du temps, nous n'en sommes pas moins disposés à croire que ce personnage a été calomnié par ses contemporains, et qu'on a enfilé son dossier aux yeux de la postérité. Quelquefois, ce n'est qu'un juste châtement; d'autre fois aussi, ce n'est que la conséquence inévitable du jeu terrible des passions et des souvenirs qui se rattachent aux époques de troubles et de guerre civile.

Aujourd'hui, les descendants du chancelier de Birague, qui habitent la Suisse, font les plus louables efforts pour laver la mémoire de leur aïeul. Ces sortes de problèmes historiques passent ordinairement par trois phases successives: accusation, doute, réhabilitation. La vie du célèbre chancelier en est aujourd'hui à la seconde de ces périodes. Le *Grand Dictionnaire* saisit avec empressement l'occasion qui se présente de l'y faire entrer, et il serait heureux si, à une prochaine édition, il pouvait franchir le degré qui le sépare encore d'une complète justification; mais ces preuves irrécusables, il faut l'avouer, font défaut à ses dossiers.

BIRAGUE (Flaminio né), poète français de la fin du xvi^e siècle. Neveu du précédent, il s'adonna à la poésie, en prenant Ronsard pour modèle, et devint gentilhomme ordinaire du roi. Il a publié: *Premières œuvres poétiques* (Paris, 1581), et un livre, aujourd'hui fort rare, qui porte ce titre: *L'Enfer de la mère Cardine, traitant de la cruelle et horrible bataille qui fut aux enfers entre les diables et les macquerelettes de Paris, aux noces du portier Cerberus et de Cardine*, etc. (Paris, 1583).

BIRAGUE (Clément), graveur espagnol, né à Milan, habitait l'Espagne vers le milieu du xvi^e siècle. C'est dans ce pays qu'il inventa l'art de graver sur diamant. Il exécuta ainsi, sur diamant, le portrait de don Carlos, fils de Philippe II, et grava de même les armes d'Espagne pour servir de cachet à ce prince.

BIRAMEROT s. m. (bi-ran-bro — du holl. *bier*, bière; *brood*, pain). Soupe au sucre, au beurre et à la muscade, trempée avec de la bière: *Adieu, mon cher mangeur de BIRAMEROT et de tartines; revenez vous mettre au beurre de Vanvres*. (Scarron.)

BIRAMÉ, ÉE adj. (bi-ra-mé — de *bi* et *ramé*). Ichtyol. Qui est muni de deux rames.

BIRAN, bourg et commune de France (Gers), arrond. et à 15 kil. N.-O. d'Auch; 1,128 hab. Restes d'autels gaulois antérieurs à la conquête romaine. Biran était autrefois une baronnie de l'Armagnac, érigée en marquisat en 1630.

BIRAN (MAINE DE), philosophe français. V. MAINE DE BIRAN.

BIRASQUE s. f. (bi-ra-ske). Ancienne forme du mot *bourrasque*.

BIRAYÉ, ÉE adj. (bi-ré-yé — de *bi* et *rayé*). Hist. nat. Qui porte deux raies colorées.

BIRBARÉ, ÉE adj. (bir-ba-ré). Bigarré. || Vieux mot.

BIRBASSE s. m. (bir-ba-se). Argot. Vieille femme: *La BIRBASSE fauche dans le point, c'est-à-dire la vieille donne dans le piège*. (E. Sue.)

BIRBE s. f. (bir-be — corrupt. de *barbon*). Pop. Terme de mépris, par lequel on désigne un vieillard: *C'est un BIRBE, un vieux BIRBE. Vous êtes trop bon, et vous êtes même joli, pour un BIRBE accablé de caducité*. (Th. de Banv.) *Ceux-là appellent les anciens compositeurs culottes, routiniers, vieux BIRBES*. (Journ.)

BIRCA, antique ville de la Suède, sur le lac Mælær, où saint Anshaire, l'apôtre du Nord, aborda pour la première fois, lorsqu'il vint prêcher l'Evangile aux Suédois. D'après Adam de Brème, Birca était un port excellent, une ville commerçante, fréquentée par les Danois, les Norvégiens, les Slaves et d'autres peuplades scythiques. Saint Anshaire raconte lui-même qu'elle était remplie de riches marchands, et que l'or et l'argent y abondaient. Suivant une hypothèse de Geijer, Birca ne serait autre que l'ancienne Sigtuna, où la *saga d'Ynglinga* nous apprend qu'Odin avait institué des sacrifices, établi sa résidence et bâti un château fort. Le nom de Birca, en effet, vient évidemment du mot scandinave *borg* (château fort), anglo-saxon *byric*, d'où les auteurs qui ont écrit en latin ont fait *Byrica* ou *Birca*. N'est-il pas curieux de voir l'apôtre du christianisme s'introduire tout d'abord, pour prêcher sa doctrine, dans le sanctuaire même du paganisme scandinave, dans la ville qu'Odin, son dieu suprême, avait choisie pour sa demeure et sa forteresse de prédilection?

BIRCH (Thomas), historien anglais, né à Londres en 1705, mort en 1766. Quaker, puis ministre anglican, il se livra à des travaux de littérature et d'érudition, et devint membre de la Société royale, ainsi que de celle des antiquaires. Ses ouvrages, assez médiocres sous le rapport du style, de la critique et de la méthode, ont été utiles néanmoins à la littérature historique. Les principaux sont: *Dictionnaire général, historique et critique* (1734-1746, 10 vol. in-fol.), traduction fort augmentée de celui de Bayle; *Esquisses biographiques des personnages distingués* (1752, 2 vol. in-fol.); *Mémoires du règne d'Elisabeth* (1754, 2 vol. in-4°); *Histoire de la Société royale de Londres* (1756, 4 vol. in-4°).

BIRCH (Jean-George), littérateur danois, né en 1750, mort en 1795. Il avait embrassé la carrière ecclésiastique, et il publia, entre autres ouvrages, un *Dictionnaire provincial du Danemark* (1778); les *Principales vérités du christianisme* (1779); une *Biographie du roi de Prusse Frédéric II* (1789); des traductions de la *Vie de Luther*, par Schrock, du *Voyage sentimental*, de Sterne, etc.

BIRCH (Samuel), pâtissier, littérateur et patriote anglais, né à Londres en 1757. Il tenait, comme successeur de son père, la meilleure boutique de pâtisserie de la Cité de Londres, ce qui ne l'empêcha pas de composer des opéras-comiques pleins de gaieté, et un joli poème intitulé *l'Abbaye d'Ambresbury*. Il fut ensuite membre du *Common council*, député à la Chambre des communes, alderman et shérif; puis, quand l'Angleterre se vit menacée d'une invasion, il provoqua le premier la formation des milices bourgeoises, et s'occupa avec beaucoup de zèle d'aider à la réalisation de ce moyen de défense.

BIRCH-PFEIFFER (Charlotte PFEIFFER dame Birch), connue sous le nom de Mme), célèbre actrice allemande et auteur dramatique, née à Stuttgart en 1800. Fille d'un conseiller des domaines, elle débuta dès l'âge de treize ans au théâtre de Munich, et devint rapidement l'idole du public et surtout de la cour. De 1819 à 1823, elle joua successivement sur les scènes de Berlin, Vienne, Hambourg, etc., et recueillit dans toute l'Allemagne des applaudissements enthousiastes. Après son mariage (1825) avec le docteur Christian Birch, de Copenhague, connu depuis lors en

Allemagne par une *Biographie de Louis-Philippe I^{er}, roi des Français*, en 3 vol. (1841-1843), elle parcourut la Russie, la Hongrie et la Hollande. En 1837, on la retrouve en Suisse, dirigeant le théâtre de Zurich, dont elle essaya de faire, pour toute l'Allemagne, une véritable académie d'artistes distingués; mais le fameux acteur Seydelmann, devenu son ami, et dont les efforts éclairés s'étaient réunis aux siens, étant mort en 1843, elle abandonna cette entreprise et reentra au théâtre royal de Berlin. Cependant, à partir de ce moment, elle ne parut plus que rarement en public, et choisit de préférence les rôles de duègne dans ses propres ouvrages. Comme actrice, Mme Birch-Pfeiffer s'est fait une grande réputation, et on la citée comme un des maîtres de la scène; mais elle jouit d'une célébrité beaucoup plus grande encore à titre d'auteur dramatique, et ses pièces révèlent un talent scénique peu ordinaire. Parmi ses productions, celles qui ont obtenu le plus de succès sont: *Pfefferroesel* (Vienne, 1833); *Hinko*; les *Favoris*, considéré comme son meilleur ouvrage; le *Sonneur de Notre-Dame*; *Rubens à Madrid* (Zurich, 1839); *Johannes Gutenberg* (Berlin, 1836-1840); la *Marquise de Villette* (1845); la *Mort de Zwingli*, tragédie historique (1846); *Village et ville* (1848); *Steffen Langer de Glogau* (1848); *Une famille* (1849); *Anne d'Autriche* (1850); *Un billet* (1851). L'opéra de *Sainte-Claire*, dont la musique a pour auteur le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, et qui fut joué à l'Opéra de Paris en 1855, est tiré du théâtre de Mme Birch-Pfeiffer. On a accusé cette dame de se servir trop souvent de l'esprit des autres, et M. Auerbach, à qui elle avait emprunté le sujet de *Village et ville*, lui a fait un procès qui a eu du retentissement il y a quelques années. La vérité est que ses pièces sont restées au répertoire de tous les théâtres d'Allemagne. Mme Birch-Pfeiffer, que l'on peut comparer à notre Scribe, travaille avec une facilité extraordinaire, et montre partout une connaissance approfondie de la scène. On lui doit encore quelques ouvrages de genre et des romans sans qualité saillante, entre autres: le *Rubis* (Leipzig, 1829); *Contes* (1830); *Burion-Castle* (Munich, 1834, 2 vol.), et *Contes romantiques* (Berlin, 1836). En 1847, Mme Birch-Pfeiffer avait commencé la publication de ses *Œuvres dramatiques complètes*; quelques volumes seulement ont paru.

BIRCKHART (Antoine), graveur allemand, né à Augsbourg en 1677, mort à Prague en 1748. Il travailla en Allemagne, en Hollande, en France, en Espagne et à Rome. Il a gravé au burin quelques sujets religieux et un assez grand nombre de papes, d'évêques, de chanoines, etc. Son fils, Karl BIRCKHART, né à Prague en 1721, mort en 1749, a gravé aussi quelques estampes.

BIRCKNER (Michel-Gottlieb), écrivain danois, né à Copenhague en 1756, mort en 1798. Il étudia la théologie, et remplit les fonctions de vicaire en Jutland, puis à Cørsør; mais sa religion était éclairée, et il sut comprendre ce qu'il y avait de vrai dans la philosophie de son siècle. On a de lui des sermons et quelques écrits politiques, entre autres celui qui a pour titre: *De la liberté et des lois de la presse* (1797), dont il parut trois éditions dans une seule année.

BIRCOFELDA, nom latin de Birkenfeld.

BIRD (François), sculpteur anglais, né à Londres en 1667, mort en 1731. Il étudia son art à Rome sous la direction de Le Gros. Ses œuvres les plus remarquables sont: le *Tombeau du docteur Busby*, à Westminster; la *Conversion de saint Paul*, pour la cathédrale de ce nom; et une *Statue de la reine Anne*.

BIRD (Edward), peintre anglais, né à Wolverhampton en 1772, commença à peindre sur faïence dans les manufactures de sa ville natale et dans celle de Birmingham. Il s'établit ensuite maître de dessin à Bristol, et exposa à Bath des tableaux de genre qui attirèrent sur lui l'attention (1807). En 1813, étant à Londres, il fut présenté à la princesse Charlotte, qui le nomma son peintre, et, l'année suivante, il fut élu membre de l'académie royale. Dans les tableaux de cette première période, Bird montre beaucoup de naïveté, de finesse et d'observation humoristique, et apparaît, dit M. Birger, comme un rival de Wilkie. Il ambitionna, vers la fin de sa carrière, de s'élever aux sujets religieux et historiques: ses tentatives ne furent pas heureuses. Une des dernières compositions qu'il entreprit de peindre fut le *Départ de Louis XVIII*, de son exil en Angleterre, pour Paris. Le nouveau roi de France et la duchesse d'Angoulême consentirent à poser devant lui et le patronnèrent chaudement; mais le tableau eut peu de succès à Londres. Bird mourut à Bristol. Ses meilleurs ouvrages sont à la National-Gallery, dans les collections de la reine, à Stafford-House, au Soane-Museum, etc. Plusieurs de ses compositions familières ont été gravées.

BIRD (William), compositeur de musique. V. BYRD.

BIRD (LADY), roman anglais de lady Georgiana Fullerton, dont nous allons présenter une rapide analyse: Lifford-Grange est un de ces manoirs d'aspect féodal demeurés depuis plusieurs centaines d'années dans la même famille. L'aspect de ce château morose reflète fidèlement le caractère de son posses-

seur, M. Lifford, catholique fanatique, entiché de sa noblesse. Ce gentleman est marié à une Espagnole; mais cette union, assortie seulement sous le rapport de la fortune et du rang, est loin d'apporter le bonheur à la pauvre femme, qu'une paralysie cloue bientôt sur un lit de douleur. Cependant une fille, Gertrude, est née de ce mariage. Son père la laisse grandir, sans s'occuper de son éducation. La jeune fille vit longtemps renfermée dans le triste château, n'ayant pour compagnon d'enfance que Maurice Redmond, qui lui donne le surnom de *lady Bird* (nom anglais de l'insecte communément appelé *bête à bon Dieu*) à cause de sa naïve étourderie. Comme on peut s'y attendre, Maurice devient amoureux de Gertrude, accomplit comme toutes les héroïnes de roman; mais cette dernière s'prend, à son tour, d'un jeune Français, Adrien d'Arberg. Ce gentilhomme demande sa main à M. Lifford, qui, espérant marier sa fille plus avantageusement, refuse net, et fait croire à celle-ci que son amant est entré dans les ordres. Sur ces entrefaites, Maurice, toujours épris de Gertrude, lui fait l'aveu passionné de son amour, et la décide à s'enfuir de la maison paternelle et à le suivre en Amérique. Abimée dans son désespoir, la jeune fille consent à tout et devient, presque sans y avoir pris garde, la femme de Maurice, qui espère la guérir de sa passion pour son rival. Mais sur le navire où ils s'embarquent, se trouve précisément Adrien d'Arberg. Les deux amants se retrouvent, et s'avouent qu'ils n'ont jamais cessé de s'aimer. Maurice, au désespoir d'une situation amenée par l'imprudence de son amour, meurt, entouré des soins respectueux de son rival et de sa femme, qui ne consent point à profiter de sa liberté, et retourne chez son père, que les malheurs de Gertrude ont rendu à des sentiments plus paternels. L'action de *Lady Bird* est émouvante, dit M. Forcade, ou du moins lady Fullerton a dans le style une chaleur pénétrante qui se communique au récit, en redouble l'intérêt, et gagne la sympathie du lecteur. La morale de lady Fullerton me paraît universelle et humaine. Les douleurs infinies où aboutissent l'orgueil et le désir, voilà le critérium de la vérité morale qui force les vrais romanciers et les grands poètes, et tous ceux qui ont étudié la pathologie des passions humaines, à conduire l'homme suppliant et humilié aux pieds de Dieu. Telle est la conclusion que lady Fullerton dégage de son œuvre, avec une sincérité, une conviction, une ferveur entraînantes, et il nous semble impossible de l'en louer suffisamment.

BIRD-GRASS s. m. (bir-dgrass — mot anglais qui signifie *herbe d'oiseau*). Bot. Nom anglais d'une graminée importée, il y a un siècle, de la Virginie en Angleterre, mais encore si peu connue qu'il est difficile de déterminer l'espèce botanique à laquelle elle appartient; on pense, toutefois, qu'elle fait partie du genre *pâturin*. || Aux Etats-Unis, on donne le nom de *bird-grass* à toutes les graminées dont les graines peuvent servir à la nourriture des oiseaux.

BIRE s. f. (bi-re). Bière, cercueil. || Vieux mot.

BIRE s. f. (bi-re — corrupt. de *buire*). Pêch. Grande nasse portant sur le côté une nasse plus petite. || Sorte de bouteille en osier ou en roseau, que l'on emploie également à la pêche. On l'appelle *buire* ou *buiron* en Provence, et c'est là la véritable orthographe du mot. V. BUIRE.

BIRÉFRINGENT, ENTE adj. (bi-ré-frain-jant, an-te — de *bi* et *réfringent*). Phys. Qui possède une double réfringence.

BIRÈME s. f. (bi-rè-me — lat. *biremis*, même sens; formé de *bis*, deux fois, et *remus*, rame). Mar. anc. Galère à deux rangs de rames ou de rameurs.

— *Encycl.* Les anciens appelaient *birème* un petit bateau gouverné par un seul homme, qui tenait une rame en chaque main. Dans certaines fresques, où on en a retrouvé des modèles, l'on voit que ces embarcations étaient tout à fait semblables à celles dont nous nous servons aujourd'hui. Toutefois, le mot *birème* désignait plus communément un navire muni de deux rangs de rames. Ces rames, fixées de chaque côté, étaient placées en diagonales, les unes au-dessus des autres. Chaque rame était manœuvrée par un seul rameur, assis sur un siège à part, et non sur un banc, comme dans nos anciennes galères. Des sculptures de la colonne Trajane, et un bas-relief en marbre de la villa Albani, donnent de curieux spécimens de ces navires, surchargés de tours qu'on remplissait de soldats. Les historiens en font aussi mention, et Tacite a bien soin de distinguer les *birèmes* des navires où les rames étaient sur le même rang.

BIREN ou **BUREN** (Ernest-Jean de), également connu sous le nom de BIRON, duc de Courlande, né dans cette contrée en 1690, mort en 1772. Fils d'un paysan, ou, selon quelques-uns, d'un capitaine, il joignait à un extérieur agréable un caractère audacieux et un esprit cultivé. Aussi ambitieux qu'insinuant, il parvint, bien qu'il ne fût pas noble, à obtenir une charge à la cour d'Anne Ivanovna, duchesse de Courlande et nièce du czar. Biren conquiert en peu de temps les